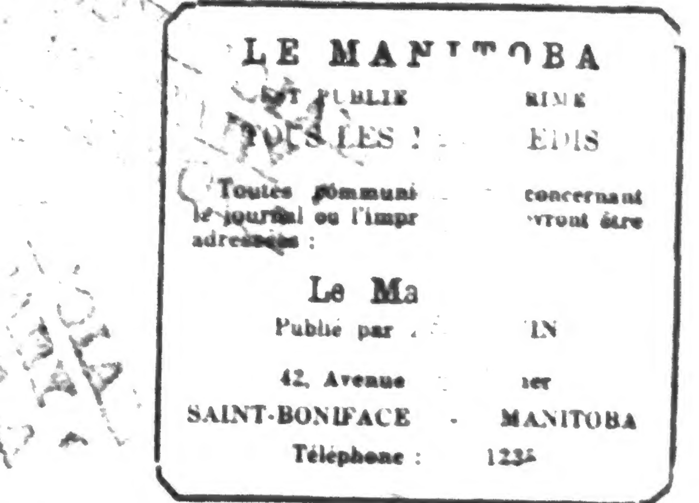
VOL. LIV — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 11 FEVRIER 1925 — No 12

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ....50 sous
ANNONCE LEGALES
1ere insertion, parligne ......12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous
N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.



NOTES DE LA SESSION

Rien de très nouveau à la Législature cette semaine.

L'on a bien passé un Bill pourvoyant à un fonds de retraite pour les instituteurs, mais, l'on est encore à se demander d'où vient l'inspiration de cette législation.

Comme tout ce qui vient du gouvernement, ce n'est pas très clair.

Le ministre de l'éducation a bien lu à la Chambre un petit discours écrit d'avance, mais quand on lui a demandé si c'était bien là la loi demandée par les instituteurs, sa réponse et ses explications furent aussi brillantes que le soleil au moment d'une éclipse.

Le Bill est horrible à lire et il est rempli de clauses ébouriffantes.

Chose certaine, c'est que le bureau d'administration ne pourra pas se plaindre qu'on lui ait refusé des pouvoirs nécessaires pour faire complètement à sa guise; il pourra même, s'il le veut, refuser de payer quoi que ce soit, même à une personne qui aura contribué pendant quelque temps au fonds de retraite.

Le gouvernement nommera deux représentants sur ce bureau et les instituteurs en nommeront deux; au cas de divergence d'opinions entre les représentants du gouvernement et les représentants des instituteurs, il n'y aura aucun tiers arbitre pour trancher le différend; ça ira comme ça pourra; les députés de l'opposition ont bien posé aux ministres quelques questions, ils ont mis le doigt sur les points faibles du Bill, ils ont même suggéré des améliorations, mais à quoi bon? le gouvernement a derrière lui une majorité docile, lourde et immuable; le Bill a passé sa troisième lecture avec tous ses défauts et les instituteurs se débrouilleront comme ils le pourront.

Si c'est cela ce que l'on appelle faire de la bonne législation, ma foi, ça n'est pas difficile.

* * *

La grosse question de la semaine sera le refus du gouvernement de donner à la Chambre les détails des sommes dépensées depuis la clôture de l'année fiscale jusqu'au moment de la présentation du budget.

Deux fois déjà M. Bracken a refusé satisfaction aux demandes de l'opposition sur ce point capital.

Qu'arrivera-t-il durant les jours qui vont suivre?

M. Bracken cédera-t-il finalement et encore une fera-t-il machine en arrière, après s'être donné le plaisir de faire le petit rodomont; ou bien va-t-il s'entêter à rester dans une position gravement inconstitutionnelle?

Il est capable des deux et forcément nous sommes obligés d'attendre pour donner une réponse.

Il est une chose certaine toutefois, c'est que le gouvernement ne peut éternellement se faire fi de la constitution sans s'exposer à amener une crise et cette crise pourrait finalement être plus sérieuse qu'il ne semble le croire ou le comprendre.

Les représentants du peuple ont le droit de critique et de contrôle sur chaque item des dépenses de la couronne; ce droit a été gagné par de longues années de luttes énergiques et mémorables. Aucun gouvernement ne peut aujourd'hui, impunément, jouer à l'autocrate et, à moins que le premier-ministre ne revienne à la raison et ne concède le point en litige, l'on pourrait, d'ici quelques jours voir en Chambre une de ces belles batailles qui réjouissent l'âme et font du bien au coeur.

La parole est à Monsieur le premier-ministre!

CHRONIQUE DE FRANCE

La défense sociale

En politique extérieure, le Cartel avait formé le projet de nous réconcilier avec l'humanité entière. Nos anciens alliés restent aussi égoïstes aujourd'hui qu'hier et leur esprit de conservation ne les engage guère au sacrifice à l'égard d'incorrigibles démagogues. Quant à nos ennemis, on sait déjà ce qu'il nous en coûte de leur avoir imprudemment tendu des mains désarmées.

Reste la Russie à laquelle M. Herriot prête des vertus qui n'existent que dans son imagination. On a autorisé les communistes à participer au cortège officiel; on a fait à M. Krassine une réception officielle des plus aimables; on a envoyé à Moscou M. Herbette passer en revue l'armée rouge aux accents de "[illegible]". Pour un peu nos officiels adopteraient pour insignes le marteau et la faucille. Toutes ces amabilités n'ont point désarmé la [illegible] des communistes français, [illegible] des dirigeants de la IIIe Internationale qui, [illegible] les autres, donnent du fil à retordre au Gouvernement, aussi celui-ci, devenu craintif, n'a pas hésité à faire libérer le capitaine Sadoul, faiblesse qui autorise l'"Humanité" à écrire:

"Le gouvernement du Bloc des Gauches a fait mettre par ses juges militaires Jacques Sadoul en liberté provisoire. Donc M. Herriot abandonne la partie. Mais les procès Noulens et le procès Clemenceau seront instruits, eux, par un tribunal révolutionnaire, dont le parti communiste saura hâter la convocation prochaine."

Rodomontades, dira-t-on. On ne sait jamais! On peut être même assuré que si le Cartel des Gauches reste au pouvoir, nous verrons immanquablement se réaliser le plan communiste. Il suffit de voir la tournure prise au Parlement par les événements, pour se rendre compte que du train dont vont les choses, devant la carence du pouvoir, la confusion actuelle ne peut que s'aggraver.

Certes, M. Herriot a fait protester à Moscou contre les agissements de Zinovief, qui tente en France le coup qu'il n'a pas réussi en Allemagne, en Italie et en Angleterre, mais M. Herriot n'est pas de taille à jouer les Wirth, et les Baldwin et, ainsi que l'a avoué l'autre jour M. Compère-Morel, si les gens d'ordre se groupaient pour assurer leur propre défense, c'est que la menace communiste s'affiche sur tous les points du territoire.

Ajoutons ce que le député socialiste a omis de dire, c'est que si les braves gens sortent de leur torpeur et s'organisent entre eux, la faute en est au gouvernement dont la faiblesse cause à tous les plus vives appréhensions.

L'instinct de conservation dicte aux Français les mesures de défense que l'Etat se refuse à réaliser.

A voir le Palais-Bourbon transformé en champ de foire en arène, à voir les vagues d'assaut de la gauche partir poings en avant vers les bancs de la droite, le pays a l'impression fort nette que de graves heures se préparent et que la légalité n'étant plus efficace, il va falloir songer à autre chose.

Cette situation est regrettable à tous égards, mais si l'on veut éviter des conflits, il n'est pas de plus sûrs moyens que de gouverner, avec la volonté bien nette d'en finir avec les véritables agitateurs et non pas en sévissant contre ceux qu'inquiètent les événements.

Malheureusement il ne faut pas compter sur le gouvernement actuel pour rassurer le pays et lui redonner la sécurité intérieure dans laquelle il vivait avant l'arrivée de l'équipe radicalo-socialiste.

Force est donc aux Français qui désirent se sauver de l'anarchie, de s'associer; ce qui ne doit pas les empêcher chaque fois que l'occasion s'en présentera, d'agir comme viennent de le faire les électeurs de Loir-et-Cher.

L. de LA BORIE.

LES AVATARS DE BELA KUHN

Le gouvernement suisse vient d'ordonner l'expulsion de cinq agitateurs bolchévistes dont les noms ne se sont pas tout à fait perdus dans le fracas des agitations européennes; deux d'entre eux ont connu, à certaines heures encore toutes proches de nous, une célébrité peu enviable, mais que les événements, dans leur allure vertigineuse, n'ont pas complètement emportées; il s'agit d'Henri Guilbeaux, condamné à mort par la justice de son pays, et à qui le retour récent de Sadoul a restitué une place dans l'actualité; il s'agit aussi de Bela Kuhn, le fameux et éphémère dictateur de la Hongrie.

Six ans arpès la guerre, il n'est pas trop tard — il est peut-être trop tôt — pour se détourner des fragiles acquisitions du présent et refaire parmi les fantômes le chemin déjà parcouru.

Bela Kuhn sans doute n'est plus qu'un souvenir, mais un souvenir qui reste symbolique à une époque comme il ne s'en trouve guère au cours des siècles. Ne fallait-il pas à la tempête mondiale une suprême lame de fond pour couvrir d'écume les continents bouleversés?

Que les génies coalisés contre l'espérance humaine aient sauvé des charniers un Bela Kuhn et l'aient associé à l'histoire quand celle-ci oscillait entre la vérité et l'erreur, rien de plus logique. Thénardier, s'il eut vécu, eut pâli d'admiration devant le destin du dictateur hongrois.

Dans leur livre, "Quand Israel est roi", Jérôme et Jean Tharaud tracent de Bela Kuhn le portrait suivant:

"La tête ronde, complètement ramassée, de vastes oreilles pointues, le nez court, les lèvres énormes, une bouche fendue, pas de menton, l'air d'un lézard ..."

Avant la guerre, petit journaliste obscur, compromis dans une affaire de détournements de fonds; pendant la guerre, fait prisonnier en Russie et se mettant à la solde de Radek; au lendemain de la révolution de Karolyi, rentrant à Budapest dans une formation sanitaire, est au 1er janvier 1919, le chef d'une bande de forcenés qui donne le signal des atrocités.

La double attitude du comte de Karolyi, essayant à la fois de duper les alliés et les révolutionnaires hongrois, précipita ceux-ci au pouvoir.

C'est alors qu'apparut le "service des recherches politiques". La délation y était magnifiquement traitée. La variété des moyens pour arracher un aveu aux innocents procédait directement de la folie furieuse.

Soit que l'on enfonçât une règle dans la gorge des condamnés, soit qu'avec la pointe d'un couteau on leur fit sauter un oeil, soit encore qu'on leur taillât des poches dans le ventre, la souffrance s'exhalant vainement dans un tumulte prémédité avec art: un coeur de sirènes, de klaxons, de cornes d'automobiles étouffait savamment l'appel des victimes.

Une offensive de l'armée tchèque ayant échoué, ce fut à l'armée roumaine qu'échut l'honneur de mettre fin à ce cauchemar.

Puis on parla de terreur blanche. Peut-être eut-il mieux valu se souvenir de ce qu'avait été la terreur rouge, pour restituer à cette réaction de la conscience nationale hongroise son sens véritable et salutaire.

Bela Kuhn avait réussi à s'échapper; il trouva sur le territoire autrichien l'hospitalité, très discutée, que lui offrit le chancelier Renner, sur les instances des social-démocrates.

On n'osa pas l'emprisonner; et, par une de ces rencontres où se plait le destin, Bela Kuhn fut hébergé jusqu'à son départ pour la Russie dans un asile d'aliénés, aux environs de Vienne, là même où Nijinsky, le célèbre danseur, perdait dans les convulsions de la démence, entre les murs d'un étroit cabanon, les dernières harmonies de son geste.

Après maints pourparlers difficiles, Bela Kuhn fut autorisé à retourner en Russie, où on l'employa à diverses besognes; dans le courant de mars 1922, le correspondant à Vienne des "Basler Nachrichten annonça que le dictateur déchu venait d'être interné comme fou sur les ordres du gouvernement moscovite.

Il parait qu'au cours d'une mission dont il avait été chargé à Berlin, Bela Kuhn avait déjà donné des signes évidents de dérangement cérébral. Néanmoins, le gouvernement soviétique, peu soucieux d'avouer au monde qu'un de ses plus notoires représentants ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales, l'avait comblé d'honneurs et délégué ensuite aux armées avec le titre d'inspecteur général.

Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, Bela Kuhn trouva moyen de faire exécuter, en une semaine, plus de 7,000 soldats rouges. Trotzky, effrayé par ce carnage, le rappela en toute hâte à Moscou, où finalement on l'interna.

Bela Kuhn était-il vraiment fou? Ou, plus exactement, cessa-t-il jamais de l'être?

Les avenues abandonnées de Budapest, les champs ravagés de la "pusta", la misère qui pesait hier encore sur ce pays, n'en témoignaient-ils pas trop éloquemment?

Et n'était-ce pas plutôt que cette phase plus aigue, ce délire plus sanglant faisaient craindre aux Soviets d'être dépassés dans l'horreur?

La réapparition de Bela Kuhn, enfermé comme fou est un signe des temps. N'a-t-on pas donné à cette démence, dans certaines capitales, droit de cité? La Suisse, sage et pondérée comme d'habitude, se refuse à être la dupe d'une lucidité si opportunément retrouvée. Qui l'en blâmera?

(Le Temps) Georges SUAREZ.

LA BATAILLE DE MONTMORENCY

Sous les rayons ardents d'un soleil de juillet, ils avaient fauché le foin déjà jauni; tous deux, l'homme et l'épouse, ils avaient partagé la même tâche, et depuis leur union, ils vivaient heureux ainsi. Plus bas, sous l'oeil et à l'exemple des parents, deux marmots de treize et quatorze ans environ amassaient en tas semblables le foin coupé.

Plus loin, dessous un chêne, les moineaux se disputaient les miettes de leur diner. Il était environ une heure et le soleil était bien chaud, trop chaud même, d'une chaleur accablante. Seul, le bruit sans cesse répété de la chute Montmorency venait frapper leur oreille.

Le paysan avait ouvert sa chemise de coutil, relevé ses manches et fauchait fort. — Sa femme le suivait, et, d'une fourche, étendait le foin. Tout absorbés par leur tâche, ils n'avaient encore presque pas parlé quand l'homme, le premier, rompit le silence:

"Tiens!" dit-il, "je crois que quelque chose se prépare pour cet après-midi, car on dirait que des nuages à peine perceptibles se glissent à l'horizon. Ma foi! je crois qu'il va nous falloir travailler dur!

—Ça se peut, se contenta de répondre Jeannette, qui avait remarqué la même chose.

Et tous deux, ils continuèrent l'ouvrage; mais l'homme regardant les petits, les appela et leur dit:

"Allons! les marmots, il faut nous hâter; approchez-vous, et puis, aidez la mère. Et les enfants, tout joyeux de se sentir plus près des parents, se remirent au travail avec plus d'ardeur; et chacun pressentait quelque chose.

Pourtant, depuis qu'ils labouraient, ils en avaient eu de ces pensées moroses, car pas un mois, pas une semaine même ne se passait que l'on entendit parler de l'Anglais. Et chaque matin en partant pour les champs, l'on ne savait si le soir, au retour, la maison y serait encore. Il fallait lutter contre la faim, et pour cela, labourer, faucher, battre le blé; il fallait défendre sa maison contre les rôdeurs anglais, déguisés en mendiants, et tenir toujours à la main le fusil; il fallait, devoir suprême! défendre la patrie, verser son sang!

C'était, ce jour-là, le trente-et-un juillet. Cette se-

(A suivre en page 4)

L'ABANDON DES CAMPAGNES

Pourquoi la campagne se dépeuple-t-elle, je ne dirai pas au profit de la ville, mais tandis que la ville s'accroit démesurément? Il suffit d'un peu de sens commun et d'expérience pour répondre que la première cause, et la plus puissante, est l'affaiblissement de la foi religieuse combattue. Les campagnes sont abandonnées d'abord parce que les cultivateurs, n'ayant plus de vie intérieure, s'ennuient. L'éducation qu'ils ont reçue ne leur donne pas, en général, cette vie-là, nécessaire pour porter la solitude et un travail difficile. Etudiez les provinces de France où la foi est demeurée forte, la pratique religieuse à peu près générale, vous sentirez une solidité dans la vocation, une fidélité à la terre, une gaieté, une douceur de vie familiale qui ont diminué ailleurs et parfois disparu. Il faut être content de soi pour se passer de distractions. Les grands-parents des cultivateurs d'aujourd'hui n'avaient ni bicyclette, ni cinéma dans le voisinage, et ils étaient plus heureux que leurs petits-fils. Souvenez-vous, comparez l'expression des visages. Les pères chantaient en revenant des champs, les fils ne chantent plus, le dimanche les ennuie, naguère, il reposait. Une visite aux fermiers du Canada français compléterait la démonstration. Je les ai vus, ceux qu'on appelle là-bas "les habitants" c'est-à-dire les seigneurs du sol, ceux qui forment l'élément premier et stable de la population: c'étaient des Normands parfaitement reconnaissables, des Picards, des Angevins, des Poitevins, dont la puissance de travail, d'espérance, d'amour honnête et de joie n'avait pas été affaiblie. Vous trouveriez des paysans tout semblables en Espagne, et dans plusieurs pays ou contrées de l'Europe. Ma conclusion, sur ce point, est celle-ci. Tout ce qui a pu être fait, tout ce qui pourrait l'être, contre la mentalité religieuse, rend les hommes plus incapables de mener la vie rurale, et tend à remplacer la famille paysanne par des troupes d'ouvriers agricoles, industrialisés, mécontents et errants.

En second lieu, l'instruction qu'ils reçoivent à l'école n'est aucunement faite pour les attacher à la culture. Enfants du nord ou du midi, de l'est ou de l'ouest, ils sont élevés sans nuance, et la nuance qu'on oublie, c'est une raison d'amour qui s'ajouterait aux autres. Mais celles-ci, les essentielles, les convaincantes, qui les leur expose? Bien peu d'instituteurs, hélas! Et comment le feraient-ils eux-mêmes, n'ayant pas été guidés ou soutenus? Il semble que l'on s'applique, même dans les petites communes de plaine ou de montagne, à former des caissiers, des receveurs d'autobus, des employés de commerce ou de chemins de fer. Qui donc leur dit, à ces enfants, que le métier de leurs pères est un des plus beaux, et probablement le plus beau de tous, le plus libre sûrement, le plus sain; celui qui exige de tous les métiers manuels le plus de connaissance variées, et que le laboureur, dans sa ferme isolée, est deux fois chef, chef de la terre et chef de sa famille, avec une plénitude inconnue à la ville? Ceux qui vivent à [illegible] de l'usine entendent, à 6 heures du soir, la cloche ou la sirène annonçant qu'une équipe a fini sa journée de 8 heures. En tout cas, ils savent que [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] quitter le chantier quand le soleil est encore haut [illegible] personne ne leur [illegible] travail plus prolongé [illegible] d'être une infériorité de métier [illegible] au contraire, par [illegible] les hommes plus libres qui

(A suivre en page 2)

L'ABANDON DES CAMPAGNES

(Suite de la page 1)

peuvent, s'il leur plait, mesurer leur effort à leurs forces réelles, et gagner plus en peinant davantage."

La conscription, depuis qu'on l'a élevée plus, travaille aussi contre la population des campagnes. Le service militaire, tel qu'il a été organisé, et tel qu'il est compris, prend les jeunes hommes, tous les jeunes hommes, et les jette, à 20 ans, dans les villes. Rien ne les défend, ni personne, contre l'ensorcellement et bientôt la servitude de l'amusement, contre le vin et contre le vice, contre la sottise énorme et sacrilège qui se moque autour d'eux de tout ce qu'ils ont respecté jusqu'alors. Que la conscription ainsi entendue, soit un mal nécessaire, je n'en suis pas persuadé, et l'on ne peut s'empêcher de rêver, pour l'avenir, d'une armée de métier soutenue par des milices exercées. Mais supposons que cette phrase, toute faite, soit exacte: il y a des degrés dans la nécessité, et le plus sûr moyen qu'un mal produise tous ses effets, c'est de n'y point chercher de remède. Il s'agit d'une illusion folle que la vie à la ville jette dans des esprits et dans des coeurs non préparés. Ils ignorent tout de ce milieu nouveau; ils ignorent la richesse et la confondent avec la dépense; toutes les sources leur sont cachées. Des officiers dévoués, comme nous n'en manquons pas, et encouragés comme ils ne le sont pas toujours, rendraient un service immense aux conscrits, en leur expliquant que la richesse nous vient surtout, comme eux, de la campagne, et ce qu'est, à travers le monde, le commerce du blé, du sucre, de la viande, du bois et du vin de France. Un de nos anciens ministres de l'agriculture, M. Ricard, avait fait sur ce sujet, toute une série de conférences aux cuirassiers qui logeaient, avant la guerre, à l'Ecole militaire, et j'ai entendu dire que ces grands gaillards, laboureurs presque tous, suivaient avec le plus vif intérêt un homme de talent qui leur apprenait à eux-mêmes toute la grandeur et l'antiquité, et le progrès, et l'avenir de leur état. Si la caserne et l'école y veillaient toutes deux, le mal dont on se plaint serait moins étendu.

Il y a encore une autre cause de l'abandon des campagnes, une cause [illegible] en moins d'un siècle, si nous avons quelques ministres de génie, [illegible] et le gouvernement capable de [illegible] méthodes qu'appellent ardemment les voeux et les souffrances du pays. Le logement rural est souvent insuffisant. [illegible] de cette petite joie qui est dans les pierres et dans les toits, dans la couleur et dans la mesure, dans un petit ornement qui ne coûte rien ou presque rien, et qui fait sourire [illegible] La transformation [illegible] demandera l'aide de l'Etat, une période de tranquillité intérieure et extérieure, une participation onéreuse du propriétaire foncier [illegible] il transformerait nos campagnes, et il contribuerait puissamment à rattacher au sol tout un peuple [illegible] On écrirait un beau livre sur ce thème. Je me borne à dire que l'électrification des campagnes est une très bonne innovation et que la lumière, à volonté, sans allumette, sans fumeron et presque sans danger de feu, dans l'étable, dans le cellier, dans la chambre, constitue un progrès dans l'ordre matériel, et une cause indéfiniment agissante d'épanouissement spirituel. Il est juste de dire que dans toutes nos provinces, nous avons un certain nombre de fermes bien bâties et plaisantes, soit neuves, soit restaurées, que la plupart de celles qu'on a élevées, là où la guerre a passé, par exemple sur les plateaux de l'Aisne, sont magnifiques, et dotées de tout le confort rustique pour les gens, les bêtes et la moisson; qu'enfin on s'est préoccupé, et même avant 1914, des formes et des distributions nouvelles qui pouvaient convenir à l'habitation rurale, et que plusieurs projets atteignent à la perfection. Dès 1913, des architectes belges avaient édifié, sur les terrains d'une exposition, à Liège, il me semble, un village moderne où les maisons elles-mêmes avaient l'air d'être heureuses de vivre. Hélas! Hélas!

René BAZIN,
de l'Académie française.
(L'Echo de Paris.)

LES MANGEURS DE FORET

Le "Times", de New-York, a publié, il y a quelques jours, un numéro formé de onze parties encartées les unes dans les autres, comptant 160 grandes pages et un supplément de 48 demi-pages, soit en tout 184 pages grand format; cette édition a eu plus de 600,000 exemplaires, où il a passé 950 tonnes de papier, soit 1,900,000 livres, ce qui veut dire que chaque numéro pesait plus de trois livres. Au prix du papier seulement, il y en avait pour 11 sous, sans compter le travail, l'encre, le coût de distribution, etc. Et cela s'est vendu au prix de détail 10 sous. La "Tribune" de Chicago se vantait un jour d'avoir tiré un numéro où il avait passé 750 tonnes de papier à journal; elle est enfoncée, le "Times" la dépassant de 200 tonnes d'un seul coup. Toutes les bobines de papier employées à ce numéro dévidées et mises bout à bout, cela aurait fait, selon un statisticien du "Times", assez de papier pour en fabriquer un ruban encerclant douze fois la terre. Cela peut paraître gigantesque en même temps que merveilleux aux propriétaires du "Times" et à ceux qui admirent les feuilles très volumineuses. Mais si l'on considère que la plus grande partie du papier employé dans ce seul numéro est venu des forêts du Canada, surtout de celles de Québec, qu'une tonne de papier équivaut à une corde de bois, à peu près, et si l'on sait que les minimum pour faire ce numéro de journal ne valaient à peu près rien du tout pour le commerce et l'industrie, le surlendemain, et que cela prendra quelque cinquante ans au moins pour remplacer dans la forêt canadienne les 1125 cordes de bois abattues pour un seul numéro du "Times" qui n'avait rien de marquant, sinon son volume, cela n'est plus seulement extraordinaire, cela est tout à fait effarant. Ainsi la forêt canadienne s'en va, gaspillée pour le bénéfice matériel d'une poignée d'hommes, dont la plupart sont des étrangers.

(Dans le Devoir. — G. P.)





PAS DE REDUCTION DE TAXE

"L'an dernier le gouvernement a réduit la taxe de vente et les droits de douane de 24 millions de dollars comptant que la reprise du commerce compenserait cette perte de revenu. Je ne voudrais pas être indiscret sur le chapitre du budget mais je dirai que nos espérances ne se sont pas réalisées. Cette réponse de l'honorable George P. Graham, premier ministre intérimaire à une délégation d'Ontario qui est venue ces jours derniers demander au gouvernement une réduction de l'impôt est peu rassurante pour le contribuable.

M. Graham admet que le gouvernement a fait fausse route l'an dernier en se rendant aux désirs des progressistes en adoptant certaines modifications à notre régime d'impôt. M. King, au cours de sa dernière tournée politique dans l'Ouest et dans Ontario a insisté surtout sur le fait que le gouvernement a fait cette réduction de la douane.

L'aveu de M. Graham enlève à la propagande politique de son chef cet argument dont il faisait grand cas. M. King ne parlera plus de cette réduction de la taxe puisque M. Graham admet aujourd'hui que le gouvernement a fait erreur.

Mais il y a plus. A la prochaine session il ne faut pas compter que le gouvernement réduise la taxe. En présence d'un déficit considérable, M. Robb devra forcément compter sur toutes ses sources de revenus. Le ministre intérimaire des finances paraît excessivement contrarié par les résultats de la politique financière qu'il a adoptée à la dernière session. Dès maintenant on peut être assuré que le gouvernement ne tentera nullement de réduire la taxe quoiqu'il l'eut promis à la dernière session.

(Le Canadien d'Ottawa)

ASTHME

L'hiver dernier je fus pris d'asthme, écrit M. Louis Diefenbach de Sellersburg, Ind. "Je toussais jour et nuit et pouvais à peine respirer. Quand le printemps vint, j'étais tellement abattu que je ne pouvais presque plus marcher. [illegible] ne me soulageait. Avec un traitement du [illegible] mon état [illegible] amélioré et [illegible] célèbre pré[illegible] effet excellent sur [illegible] et les organes [illegible], elle active le changement de matières dans le système et affecte favorablement [illegible] du sang. Ce n'est [illegible] drogue faite pour le commerce [illegible] agents spéciaux seulement peuvent le procurer. Ecrire à Dr. Peter Fahrney & Sons Co., Chicago, Ill., 2501 Washington Bl. 4

LES NERFS ET EVANOUISSEMENTS

Ont alité une femme. Grand changement après avoir pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Sarnia, Ont.—"La naissance de ma fille m'avait épuisée. L'état de mes nerfs était inexprimable, et je ne pouvais tenir debout ou marcher sans douleurs. Les évanouissements en vinrent à m'empêcher de vaquer à mes devoirs domestiques et je dus m'aliter. Le docteur ordonna une opération, mais mon état ne le permettait pas. Ma voisine dit: 'Essayez donc le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Il vous fera du bien et épargnera les frais du médecin.' J'en parlai à mon mari qui me conseilla de l'essayer. Je fus bientôt capable de prendre quelques pensionnaires, les chambres étant rares alors. Mon bébé a 17 mois et je n'ai pas eu d'opération, grâce à votre remède. J'ai recommandé le Composé Végétal à quelques personnes que je connais, leur disant le bien qu'il m'a fait. Je [illegible] depuis [illegible] j'ai [illegible] et [illegible] sans différente, et jamais je ne serai sans une bouteille de votre remède. Utilisez cette lettre à votre guise, car je serais heureuse de faire savoir à celles qui souffrent le bien qu'il m'a fait."—Mme. Robert G. MacGregor, R. R. No. 2, Sarnia, Ont.

D'une enquête récente chez celles qui emploient le Composé Végétal, il résulte que [illegible] 100 en ont bénéficié. C'est une preuve remarquable de sa valeur.

RE : APPLICATION POUR DIVORCE DE CECIL DONNELLY

Avis est donné par le présent que Cecil Donnelly, de la cité d'Ottawa, dans le comté de Carleton, dans la province d'Ontario, employé civil, s'adressera au parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son épouse, Katharine Donnelly, dont le dernier endroit de résidence connu était en la cité de Winnipeg, dans la province du Manitoba, pour cause d'adultère.

Datée à Ottawa, dans la province d'Ontario, ce 23e jour de janvier 1925.

J. EDWARD McVEIGH,
Carleton Chambers,
Ottawa, Canada,
Procureur du requérant.

POUR VOS TRAVAUX D'IMPRIMERIE



L'Imprimerie est un Art

Dans l'imprimerie comme tous les métiers d'art il y a un cachet spécial à donner au travail. Cet art ne s'achète pas et surtout ne s'improvise pas, il s'acquiert après de longues années de travail. Il faut savoir donner à tel ou tel ouvrage, telle ou telle apparence; par exemple une carte d'affaire qui sera disposée comme un prospectus, ou une entête de lettre qui ressemblera à une affiche, non seulement ne frappera pas l'attention mais choquera l'oeil. Il est reconnu qu'une annonce bien faite, une conception originale dans la confection d'un programme, ou d'un travail de fantaisie attire l'attention et rapporte des profits certains. Nous nous efforçons de donner à notre clientèle ce cachet dans l'exécution de leurs travaux et pour cela nous n'épargnons pas notre peine. Nos clients nous trouverons toujours prêts à leur faire des suggestions, ou faire des ébanches et nous garantissons une originalité parfaite dans la disposition typographique, une apparence luxueuse dans les couleurs et l'impression, et avec cela un service rapide et des prix convenables. Ceux qui ont bien voulu nous donner une commande d'essai dans le passé sont maintenant devenus nos meilleurs clients.

Ecrivez pour nos prix avant de placer vos commandes

Nous ne spécialisons dans aucune ligne en particulier, mais nous satisfaisons dans toutes

ENTETES DE LETTRES — BILLETS DE TOMBOLA
LISTE DE PRIX — LIVRES — PUBLICATIONS — PROGRAMMES
RELEVI DE COMPTE — CARTES D'AFFAIRES
CIRCULAIRES — AFFICHES — ENVELOPPES — FACTURES
ET AUTRES TRAVAUX D'IMPRESSION

TRAVAUX POUR MUNICIPALITE

ROLES D'EVALUATION — LISTES D'ELECTEURS
RAPPORTS FINANCIERS ET REGLEMENTS
ET AUTRES FORMES DE COMPTABILITE



Les ateliers de notre imprimerie ont un outillage moderne permettant de donner a notre clientele le maximum de satisfaction, des prix moderes et un service irreprochable.

"LE MANITOBA"

42 Avenue Provencher, St-Boniface, Manitoba

LA BATAILLE DE MONTMORENCY

(Suite de la Page 1)

maine encore. Beauport avait été bombardé; mais Montcalm tenait bon. Il avait peine à songer qu'il n'avait pu empêcher le martyre du vieux curé de St-Joachim; mais il était à Québec, et la distance était grande, et puis l'on n'avait appris le martyre que ce matin. L'ennemi avait aussi ravagé les campagnes avoisinantes. L'Ile d'Orléans était dévastée. Et, malgré tous ces malheurs, chacun avait encore espérance; le manque de soldats que depuis longtemps la France n'envoyait plus, donnait à chacun un double courage, et chacun avait consacré sa vie au service de sa patrie nouvelle.

Cependant, le nuage, à l'Est, allait s'approchant. Et le paysan avait cru par moments entendre une rumeur confuse. Il savait que l'Anglais mouillait à la pointe de l'Ile d'Orléans. Et le matin, on lui avait même dit qu'une bataille semblait imminente. Il n'y tint plus.

"Deux heures", dit-il à sa femme; "nous avons bien travaillé, et ce soir, nous aurions fini; mais ce temps et ce bruit m'importunent; redescendons, je crois que nous allons nous battre." "Vois-tu", ajouta-t-il, "on dirait que chacun s'assemble, en bas, à la pointe près de la chute, chez le père Bourbeau."

— Oui, répondit-elle, tu as raison; il vaut mieux que nous descendions. Venez, les enfants, nous allons retourner, je crois qu'il faudra "laver" les Anglais.

Toute la famille mit en cachette sous le foin les outils, et l'on revint en hâte. En arrivant, le paysan rencontra le vieux Jos. Vézina et d'autres "habitants" qui, tous armés, descendaient le cap. Vite, il s'arma, et ses deux fils l'imitèrent, car ce n'était pas la première fois qu'ils maniaient le fusil. Sa femme, elle, avec les autres formaient la réserve; toutes y étaient habituées.

Là, sur ces bords escarpés, ils se retrouvèrent environ cinq cents hommes, vieux et jeunes, grands et petits, mais tous prêts à verser leur sang pour la même cause, pour la même patrie. Sur le rivage que la mer venait de quitter, il y avait là six mille Anglais dont les uniformes rouges reluisaient au soleil, six mille Anglais et plus de cent pièces de canon; et là-haut, à trois cents pieds, cinq cents paysans et chasseurs canadiens, vêtus d'étoffe et chaussés de "bottes sauvages", mais armés d'un coeur et d'un fusil, se tenaient cachés dedans des tranchées creusées en hâte, et se préparaient à défendre un morceau de patrie, de leur coeur. C'est que dans quelques minutes allait se livrer un combat resté célèbre dans notre histoire: **La Bataille de Montmorency.**

Les Anglais, sous la conduite de Wolfe, avaient cru que, s'ils pouvaient escalader les côtes abruptes qui entourent la chute de Montmorency, ils se feraient facilement un chemin jusqu'à Québec. En effet, s'ils l'avaient pu, car leur nombre était supérieur aux soldats sous les ordres de Montcalm et Lévis, et leur artillerie plus considérable aussi. Les troupes anglaises n'avaient aucune fatigue, et les Français, eux, devaient défendre la patrie, et cultiver leur terre pour n'être pas vaincus par la faim.

De leur côté, les quelques cents Canadiens se tenaient prêts à lutter, mais il était passé quatre heures, et rien encore ne s'était présenté. L'Anglais faisait ses préparatifs, tout en feignant un campement, mais les Canadiens depuis longtemps étaient habitués à ces tactiques. On s'était dit que la bataille commencerait vers le soir, et chacun tenait son poste.

Les femmes, là-haut, se tenaient prêtes aussi, et soignaient leur maison, tout en luttant contre l'Anglais. Le coeur, toujours bon, elles avaient chargé les petits d'aller porter quelque nourriture à ceux qui veillaient plus bas; mais elles n'avaient pas oublié de les avertir de revenir au plus tôt, et de ne pas s'attarder.

Et les petits tout joyeux de faire leur part pour la patrie, avaient porté aux pères et aux frères le pain de chez nous, sur lequel la mère avait étendu quelque douceur. Et puis ils étaient revenus contents. Mais voici qu'il était cinq heures, et chacun veillait encore, quand le bruit immense d'un bombardement nourri éclata; les bombes pleuvaient sur cette muraille naturelle; mais cette fois le fer ne pouvait vaincre la terre. Elles venaient s'arrêter sur ce mur de glaise, et retombaient en bas sur les assaillants. Protégés par le bombardement, des soldats anglais avaient franchi le chemin jusqu'à mi-côte; et là, ils se reposaient, contents déjà d'un succès éphémère; l'ennemi activa le bombardement, mais pas un coup de fusil ne lui répondit. Audacieux, ils reprirent leur montée, mais ce n'était plus le pied de la falaise; la terre s'écroulait sous leur pieds, et ils devaient se reprendre. Les uns s'accrochaient aux arbrisseaux qui s'arrachaient sous leur poids; d'autres plus heureux, grimpaient toujours, mais c'était pour leur malheur.

Lorsqu'ils furent à la hauteur des soldats canadiens, ils n'avaient plus qu'un espace à franchir, et là, c'était la plaine, c'était le chemin vers Québec. Non! l'heure pour eux n'avait pas encore sonné de perdre la ville, mais c'était l'heure de la mort! Aussitôt, comme si des éclairs foudroyants fussent sortis des ravins de Montmorency, les premiers anglais retombent morts sur la rive; une fusillade nourrie éclate qui tue ceux qui veulent prendre la place des premiers, puis ils les suivent dans la mort. Les décharges se succèdent, rapides et meurtrières; l'anglais est terrifié; ils ne se reconnait plus; les plus braves sont tués; cette côte abrupte semble habitée des démons, mais personne ne les voit; et les Anglais tombent fauchés par un invisible ennemi.

Alors, Wolfe fait sonner la retraite et s'embarque au plus tôt; plus de cinq cents morts sont là gisants sur le sol; les habits rouges reluisent sous les premiers rayons de la lune; les étoiles leur servent de cierges, et la mer pour la plupart sera leur cimetière. Ils étaient six mille; les Canadiens étaient cinq cents; ils étaient robustes nos "habitants" bien que fatigués, et ils se battirent comme des lions.

Toute la nuit, les Canadiens firent la garde; et le matin, quand parut l'aurore, l'on vit la mer teinte de sang et des cadavres flotter, et là-bas, tout au bout de l'Ile d'Orléans, des navires, drapeaux mi-mats, qui se balançaient sur les flots du St-Laurent, l'on entendit un clairon qui sonnait "la dernière charge".

Quand les Canadiens firent l'appel, une centaine manquaient, parmi lesquels l'aîné du paysan. La mère Jeannette pleura; mais bientôt elle se consola, car c'était pour la France.

Et l'homme retourna faucher le foin qu'il n'avait pas eu le temps de couper. L'on dina encore aux champs, mais l'enfant manquait toujours. Cependant, un soir, la mère pleura, car celui que la mort avait épargné, partit répondre au dernier appel; le père ne put le suivre, la peine l'avait vieilli trop; et l'enfant ne revint pas.

Depuis ces jours de juillet, d'autres sont passés; mais la terre vit toujours, française et canadienne; et, chaque été, l'on revoit dans les champs, un paysan, son épouse et des marmots qui coupent le foin; puis quand vient deux heures, ils redescendent; alors ils rencontrent les vieux, et tous ensemble, ils visitent les lieux où leurs pères et leurs fils sont tombés.

Des arbres ont poussé sur leurs ossements, mais les tranchées sont là encore. Quelquefois le voyageur qui se promène sur ces rivages retrouve enfoncés dans la boue les vestiges d'une bataille passée; un obus, un canon ou un sabre, et la lune veille encore.

On dit que, dans la nuit claire, au jour de l'anniversaire, le trente-et-un juillet, des ombres se promènent sur le rivage, et que la lune fait briller leur pourpre; mais que bientôt elles se perdent dans la nuit.

Puis, quand tout est silence, la brise nous apporte le son lointain, la note dernière du clairon qui veille, et les vieux pleurent, mais le coeur des jeunes bat toujours pour la patrie.

Jean des CHATELS.

(Le Terroir)

"LES ROMANESQUES"

au théâtre Dominion
le 23 février

Nous apprenons à l'instant que M. A.-C. de la Lande a reçu mercredi dernier l'annonce que Sir James Aikins, gouverneur-général du Manitoba, assistera officiellement à cette manifestation française à laquelle il prononcera un discours sur la langue française. Discours auquel répondra M. le Professeur Osborne, le vieux pionnier de notre langue.

Le Vol sans Battement d'ailes





